

OEUVRES COMPLÈTES  
D'ALEXANDRE DUMAS

Parues dans la collection Michel Lévy

	vol.
Amaury.....	1
Ange Pitou.....	2
Ascanio.....	2
Aventures de John Davys.....	2
Les Baleiniers.....	2
Le Bâtard de Mauléon.....	3
Black.....	1
La Bouillie de la comtesse Berthe.....	1
La Boule de neige.....	1
Bric-à-brac.....	2
Un Cadet de famille.....	3
Le Capitaine Pamphile.....	1
Le Capitaine Paul.....	1
Le Capitaine Richard.....	1
Catherine Blum.....	1
Causeries.....	2
Cécile.....	1
Charles le Téméraire.....	2
Le Chasseur de sauvagine.....	1
Le Château d'Epstein.....	2
Le Chevalier d'Harmental.....	2
Le Chevalier de Maison-Rouge.....	2
Le Collier de la reine.....	3
Le Comte de Monte-Cristo.....	6
La Comtesse de Charny.....	6
La Comtesse de Salisbury.....	2
Les Confessions de la marquise.....	2
Conscience l'innocent.....	2
La Dame de Monsoreau.....	3
La Dame de volupté.....	2
Les Deux Diane.....	3
Dieu dispose.....	2
Les Drames de la mer.....	1
La Femme au collier de velours.....	1
Fernande.....	1
Une Fille du régent.....	1
Les Frères corses.....	1
Gabriel Lambert.....	1
Gaule et France.....	1
Georges.....	1
Un Gil Blas en Californie.....	1
La Guerre des femmes.....	2
Histoire d'un casse-noisette.....	1
L'Horoscope.....	1
Impressions de voyage : Suisse.....	3
Une Année à Florence.....	1
Les Bords du Rhin.....	2
L'Arabie Heureuse.....	3
Quinze jours au Sinaï.....	1
De Paris à Cadix.....	2
Le Véloce.....	2
Le Capitaine Aréna.....	1
Le Speronare.....	2
Ingénue.....	2
Isabel de Bavière.....	2
Italiens et Flamands.....	2
Ivanhoe (trad. de Walter-Scott).....	2
Jane.....	1
Jehanne la Pucelle.....	1
Les Louves de Macheoul.....	3
Madame de Chamblay.....	2
La Maison de glace.....	2
Le Maître d'armes.....	1
Les Mariages du père Olifus.....	1
Les Médecis.....	1
Mes Mémoires.....	8
Mémoires de Garibaldi.....	2
Mémoires d'une aveugle.....	2
Mémoires d'un médecin : — J. Balsamo.....	5
Le Meneur de loups.....	1
Les Mille et un Fantômes.....	1
Les Mohicans de Paris.....	4
Les Morts vont vite.....	2
Napoléon.....	1
Une Nuit à Florence.....	1
Olympe de Clèves.....	3
Le Page du duc de Savoie.....	2
Le Pasteur d'Ashbourn.....	2
Pauline et Pascal Bruno.....	1
Le Père Gigogne.....	2
Le Père la Ruine.....	1
La Princesse Flora.....	1
Les Quarante-Cinq.....	3
La Reine Margot.....	2
La Route de Varennes.....	1
Salvator (suite et fin des Mohicans de Paris).....	5
Souvenirs d'Antony.....	1
Sultanetta.....	1
Sylvandire.....	1
Le Testament de Chauvelin.....	1
Trois Maitres.....	1
Les Trois Mousquetaires.....	2
Le Trou de l'Enfer.....	1
La Tulipe noire.....	1
Le Vicomte de Bragelonne.....	6
La Vie au désert.....	2
Une Vie d'artiste.....	1
Vingt ans après.....	3

Imprimerie de L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.

MÉMOIRES D'UN MÉDECIN

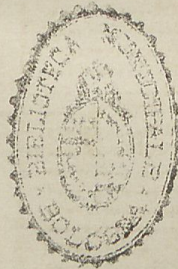
JOSEPH BALSAMO

PAR

ALEXANDRE DUMAS

I

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS  
RUE VIVIENNE 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 45  
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863

Tous droits réservés

# JOSEPH BALSAMO

---

## INTRODUCTION

---

### I

#### LE MONT-TONNERRE.

Sur la rive gauche du Rhin, à quelques lieues de la ville impériale de Worms, vers l'endroit où prend sa source la petite rivière de Selz, commencent les premiers chaînons de plusieurs montagnes dont les croupes hérissées paraissent s'enfuir vers le nord, comme un troupeau de buffles effrayés qui disparaîtrait dans la brume.

Ces montagnes qui, dès leur talus, dominent déjà un pays à peu près désert, et qui semblent former un cortège à la plus haute d'entre elles, portent chacune un nom expressif qui désigne une forme ou rappelle une tradition : l'une est la Chaise du Roi, l'autre la Pierre des Églantiers, celle-ci le Roc des Faucons, celle-là la Crête du Serpent.

La plus élevée de toutes, celle qui s'élançe le plus haut vers le ciel, ceignant son front granitique d'une couronne de ruines, est le Mont-Tonnerre.

Quand le soir épaissit l'ombre des chênes, quand les derniers rayons du soleil viennent dorer en mourant les hauts pitons de cette famille de géants, on dirait alors que le silence descend peu à peu de ces sublimes degrés du ciel jusqu'à la plaine, et qu'un bras invisible et puissant développe de leurs flancs, pour l'étendre sur le monde fatigué par les bruits et les travaux de la journée, ce long voile bleuâtre au fond duquel scintillent les étoiles. Alors tout passe insensiblement de la veille au sommeil. Tout s'endort sur la terre et dans l'air.

Seule au milieu de ce silence, la petite rivière dont nous avons déjà parlé, le Selzbach, comme on l'appelle dans le pays, poursuit son cours mystérieux sous les sapins de la rive; et quoique ni jour ni nuit ne l'arrêtent, car il faut qu'elle se jette dans le Rhin qui est son éternité à elle, quoique rien ne l'arrête, disons-nous, le sable de son lit est si frais, ses roseaux sont si flexibles, ses roches si bien ouatées de mousses et de saxifrages, que pas un de ses flots ne bruit de Morsheim, où elle commence, jusqu'à Freiwenheim, où elle fluit.

Un peu au-dessus de sa source, entre Albisheim et Kircheim-Poland, une route sinueuse creusée entre deux parois abruptes et sillonnée de profondes ornières conduit à Danenfels. Au delà de Danenfels la route devient un sentier, puis le sentier lui-même diminue, s'efface, se perd, et l'œil cherche en vain autre chose sur le sol que la pente immense du Mont-Tonnerre, dont le mystérieux sommet, visité si souvent par le feu du Seigneur, qui lui a donné son nom, se dérobe derrière une ceinture d'arbres verts, comme derrière un mur impénétrable.

En effet, une fois arrivé sous ces arbres touffus comme les chênes de l'antique Dodone, le voyageur peut continuer son chemin sans être aperçu de la plaine, même en plein jour, et son cheval fût-il plus ruisselant de grelots qu'une mule espagnole, on n'entendra point le bruit de ses grelots; fût-il caparaçonné de velours et d'or comme un cheval d'empereur, pas un rayon d'or ou de pourpre ne percera le feuillage, tant l'épaisseur de la forêt étouffe le bruit, tant l'obscurité de son ombre éteint les couleurs.

Aujourd'hui encore que les montagnes les plus élevées sont

devenues de simples observatoires, aujourd'hui encore que les légendes les plus poétiquement terribles n'éveillent qu'un sourire de doute sur les lèvres du voyageur, aujourd'hui encore cette solitude effraie et rend si vénérable cette partie de la contrée, que quelques maisons de chétive apparence, sentinelles perdues des villages voisins, ont seules apparû, à distance de cette ceinture magique, pour témoigner de la présence de l'homme dans ce pays.

Ceux qui habitent ces maisons égarées dans la solitude sont des meuniers qui laissent gaiement la rivière broyer leur blé dont ils vont porter la farine à Rockenhausen et à Alzey, ou des bergers qui, en menant paître leurs troupeaux dans la montagne, tressaillent parfois, eux et leurs chiens, au bruit de quelque sapin séculaire qui tombe de vieillesse dans les profondeurs inconnues de la forêt.

Car les souvenirs du pays sont lugubres, nous l'avons déjà dit, et le sentier qui se perd au delà de Danenfels, au milieu des bruyères de la montagne, n'a pas toujours, disent les plus braves, conduit d'honnêtes chrétiens au port de leur salut.

Peut-être même quelqu'un d'entre ses habitants d'aujourd'hui a-t-il entendu raconter autrefois à son père ou à son aïeul ce que nous allons essayer de raconter nous-même aujourd'hui.

Le 6 mai 1770, à l'heure où les eaux du grand fleuve se teignent d'un reflet blanc irisé de rose, c'est-à-dire au moment où, pour tout le Rhingau, le soleil descend derrière l'aiguille de la cathédrale de Strasbourg, qui la coupe en deux hémisphères de feu, un homme qui venait de Mayence, après avoir traversé Alzey et Kircheim-Poland, apparut au delà du village de Danenfels, suivit le sentier, tant que le sentier fut visible, puis, lorsque toute trace de chemin fut effacée, descendant de son cheval et le prenant par la bride, il alla sans hésitation l'attacher au premier sapin de la redoutable forêt.

L'animal hennit avec inquiétude, et la forêt sembla tressaillir à ce bruit inaccoutumé.

— Bien! bien! murmura le voyageur; calme-toi, mon bon

Djérid ; voici douze lieues faites, et toi, du moins, tu es arrivé au terme de ta course.

Et le voyageur essaya de percer avec le regard la profondeur du feuillage ; mais déjà les ombres étaient si opaques, qu'on ne distinguait que des masses noires se découpant sur d'autres masses d'un noir plus épais.

Cet examen infructueux achevé, le voyageur se retourna vers l'animal, dont le nom arabe indiquait à la fois l'origine et la vélocité, et, prenant à deux mains le bas de sa tête, il approcha de sa bouche ses naseaux fumants.

— Adieu, mon brave cheval, dit-il, si je ne te retrouve pas, adieu.

Et ces mots furent accompagnés d'un regard rapide que le voyageur promena autour de lui, comme s'il eût redouté ou désiré d'être entendu.

Le cheval secoua sa crinière soyeuse, frappa du pied la terre et hennit de ce hennissement qu'il devait, dans le désert, faire entendre à l'approche du lion.

Le voyageur, cette fois, se contenta de secouer la tête de haut en bas avec un sourire, comme s'il eût voulu dire :

— Tu ne te trompes pas, Djérid, le danger est bien ici.

Mais alors, décidé sans doute d'avance à ne pas combattre ce danger, l'aventureux inconnu tira de ses arçons deux beaux pistolets aux canons ciselés et à la crosse de vermeil, puis avec le tire-bourre de leur baguette, il les déchargea l'un après l'autre, en extirpant la bourre et la balle, puis enfin il sema la poudre sur le gazon.

Cette opération terminée, il remit les pistolets dans les fontes.

Ce n'est pas tout.

Le voyageur portait à sa ceinture une épée à poignée d'acier ; il déboucla le ceinturon, le roula autour de l'épée, passa le tout sous la selle, l'assujettit avec l'étrier, de façon à ce que la pointe de l'épée correspondît à l'aine du cheval et la poignée à l'épaule.

Enfin, ces formalités étranges accomplies, le voyageur secoua ses bottes poudreuses, ôta ses gants, fouilla dans ses po-

ches, et y ayant trouvé une paire de petits ciseaux et un canif à manche d'écaille, il les jeta l'un après l'autre par-dessus son épaule, sans même regarder où ils allaient tomber.

Cela fait, après avoir passé une dernière fois la main sur la croupe de Djérid, après avoir respiré, comme pour donner à sa poitrine tout le degré de dilatation qu'elle pouvait acquérir, le voyageur chercha inutilement un sentier quelconque, et n'en voyant point, il entra au hasard dans la forêt.

C'est le moment, nous le croyons, de donner à nos lecteurs une idée exacte du voyageur que nous venons de faire apparaître à leurs yeux, et qui est destiné à jouer un rôle important dans le cours de notre histoire.

Celui qui après être descendu de cheval venait de s'aventurer si hardiment dans la forêt, paraissait être un homme de trente à trente-deux ans, d'une taille au-dessus de la moyenne, mais si admirablement pris, qu'on sentait circuler tout à la fois la force et l'adresse dans ses membres souples et nerveux. Il était vêtu d'une espèce de redingote de voyage de velours noir à boutons d'or ; les deux bouts d'une veste brodée apparaissaient au-dessous des derniers boutons de cette redingote, et une culotte de peau collante dessinait des jambes qui eussent pu servir de modèle à un statuaire, et dont l'on devinait la forme élégante à travers des bottes de cuir verni.

Quant à son visage, qui avait toute la mobilité des types méridionaux, c'était un singulier mélange de force et de finesse : son regard, qui pouvait exprimer tous les sentiments, semblait, lorsqu'il s'arrêtait sur quelqu'un, plonger dans celui sur lequel il s'arrêtait deux rayons de lumière destinés à éclairer jusqu'à son âme. Ses joues brunes avaient été, cela se voyait tout d'abord, hâlées par les rayons d'un soleil plus brûlant que le nôtre. Enfin, une bouche grande, mais belle de forme, s'ouvrait pour laisser voir un double rang de dents magnifiques, que la hâleur du teint faisait paraître plus blanches encore. Le pied était long, mais fin ; la main était petite, mais nerveuse.

A peine celui dont nous venons de tracer le portrait eut-il fait dix pas au milieu des noirs sapins, qu'il entendit de rapides

piétinements vers l'endroit où il avait laissé son cheval. Son premier mouvement, mouvement sur l'intention duquel il n'y avait point à se tromper, fut de retourner sur ses pas; mais il se retint. Cependant, ne pouvant résister au désir de savoir ce qu'était devenu Djérid, il se haussa sur la pointe des pieds, dardant son regard par une éclaircie; entraîné par une main invisible qui avait dénoué sa bride, Djérid avait déjà disparu.

Le front de l'inconnu se plissa légèrement, et quelque chose comme un sourire crispa ses joues pleines et ses lèvres ciselées à fines arêtes.

Puis il continua son chemin vers le centre de la forêt.

Pendant quelques pas encore, le crépuscule extérieur pénétrant à travers les arbres guida sa marche; mais bientôt ce faible reflet venant à lui manquer, il se trouva dans une nuit tellement épaisse que, cessant de voir où il mettait le pied et craignant sans doute de s'égarer, il s'arrêta.

— Je suis bien venu jusqu'à Danenfels, dit-il tout haut, car de Mayence à Danenfels il y a une route; j'ai bien été de Danenfels à la Bruyère-Noire, parce que de Danenfels à la Bruyère-Noire il y a un sentier; je suis bien venu de la Bruyère-Noire ici, quoiqu'il n'y eût ni route ni sentier, car j'apercevais la forêt; mais ici, je suis forcé de m'arrêter: je n'y vois plus.

A peine ces mots étaient-ils prononcés dans un dialecte moitié français, moitié sicilien, qu'une lumière jaillit subitement à cinquante pas à peu près du voyageur.

— Merci, dit-il; maintenant que cette lumière marche, je la suivrai.

Aussitôt la lumière marcha sans oscillation, sans secousse, avançant d'un mouvement égal, comme glissent sur nos théâtres ces flammes fantastiques dont la marche est réglée par le machiniste et le metteur en scène.

Le voyageur fit encore cent pas à peu près, puis il crut entendre comme un souffle à son oreille.

Il tressaillit.

— Ne te retourne pas, dit une voix à droite, ou tu es mort!

— Bien, répondit sans sourciller l'impassible voyageur.

— Ne parle pas, dit une voix à gauche, ou tu es mort!

Le voyageur s'inclina sans parler.

— Mais si tu as peur, articula une troisième voix qui, pareille à celle du père d'Hamlet, semblait sortir des entrailles de la terre, si tu as peur, reprends le chemin de la plaine, cela signifiera que tu renonces, et on te laissera retourner d'où tu viens.

Le voyageur se contenta de faire un geste de la main, et continua sa route.

La nuit était si sombre et la forêt si épaisse, que, malgré la lueur qui le guidait, le voyageur n'avancait qu'en trébuchant. Durant une heure à peu près, la flamme marcha, et le voyageur la suivit sans faire entendre un murmure, sans donner un signe de crainte.

Tout à coup elle disparut.

Le voyageur était hors de la forêt. Il leva les yeux; à travers le sombre azur du ciel scintillaient quelques étoiles.

Il continua de marcher en avant dans la direction où avait disparu la lumière, mais bientôt il vit surgir devant lui une ruine, spectre d'un vieux château.

En même temps son pied heurta des décombres.

Aussitôt un objet glacé se colla sur ses tempes et mura ses yeux. Dès lors il ne vit plus même les ténèbres.

Un bandeau de linge mouillé emprisonnait sa tête. C'était chose convenue sans doute, c'était au moins chose à laquelle il s'attendait, car il ne fit aucun effort pour enlever ce bandeau. Seulement il étendit silencieusement la main comme fait un aveugle qui réclame un guide.

Ce geste fut compris, car à l'instant même une main froide, aride, osseuse, se cramponna aux doigts du voyageur.

Il reconnut que c'était la main décharnée d'un squelette; mais si cette main eût été douée du sentiment, elle eût, de son côté, reconnu que la sienne ne tremblait pas.

Alors le voyageur se sentit rapidement entraîné pendant l'espace de cent toises.

Soudain la main quitta la sienne, le bandeau s'envola de son front, et l'inconnu s'arrêta: il était arrivé au sommet du Mont-Tonnerre.